

Derrière la contrainte, trouver de la liberté...



Trouver la liberté derrière la contrainte, c'est ce qui est arrivé à Michel (prénom d'emprunt) pour qui l'école et les apprentissages de base n'avaient pas été une réussite jusque-là. À la suite d'une série de facteurs externes, dont la pression de l'assistant social du CPAS qui lui avait octroyé un revenu d'intégration (RIS)¹, mais aussi personnels, Michel a fini par s'inscrire en formation d'alphabétisation, à y rester, à progresser... Derrière la contrainte – plutôt bienveillante dans le cas de Michel – s'ouvre donc pour certains un espace de réorientation, de reprise en main d'un parcours de vie...

Par Benoît LEMAIRE

¹ En vertu de la loi du 26 mai 2002 concernant le droit à l'intégration sociale, le RIS est un des outils dont disposent les CPAS pour assurer cette intégration. La disposition au travail via la recherche d'emploi ou le suivi d'une formation menant à l'emploi est une condition d'octroi du RIS.

POUR BON NOMBRE DE PERSONNES EN SITUATION D'ILLETTRISME, le temps de la décision et de l'entrée en formation en alphabétisation est vécu comme un passage sensible, un moment critique qui voit remonter à la surface des difficultés parfois enfouies bien profondément, qu'elles relèvent d'un passé scolaire douloureux, de situations rencontrées dans les parcours migratoires, dans la vie professionnelle, dans la vie sociale ou dans la vie privée...

Très souvent, il aura fallu que ces personnes s'arment de courage pour lever leurs inhibitions, dépasser la tentation de se maintenir dans des situations rarement confortables, mais avec lesquelles elles ont appris à vivre.

Face à ces réalités, notre tâche à nous, les travailleuses et travailleurs de l'alpha, consiste à prendre le temps de l'écoute, de l'accompagnement, de la reconnaissance de leur expérience de vie, et plus largement de leur altérité, afin de leur permettre, patiemment, de reconstruire leurs identités blessées, de renforcer leur estime de soi pour pouvoir s'engager en confiance dans un parcours de formation et espérer voir s'ouvrir de nouveaux horizons.

Cela, nous le disons depuis longtemps. Pour amener la question de l'alphabétisation dans l'espace public, pour interroger notre responsabilité collective, pour insister sur certaines dimensions du travail réalisé en alphabétisation, pour tenter de changer les choses,...

Et elles changent, mais pas dans le sens souhaité ! À l'œuvre depuis une décennie, les dispositifs développés par l'État social actif se sont 'étoffés' au cours des dernières années. Dans un contexte de crise et de marché de l'emploi bouché (surtout pour les personnes relativement peu qualifiées), les décisions politiques ont contribué à renforcer le contrôle et l'activation des travailleurs sans emploi, sommés de se maintenir sans cesse en mouvement sous peine de sanction ou d'exclusion.

Comment, dans ces conditions de plus en plus sévères et contraignantes, d'une part envisager l'alphabétisation comme un choix positif et d'autre part accompagner au mieux les personnes dans leurs parcours de formation ?

Le parcours qui a mené Michel à entrer et à rester en formation

Michel a une petite trentaine d'années. Séparé de sa compagne, il est papa d'une fillette de six ans dont il a la garde alternée.

Fils de forains, il passe une partie de son enfance sur les routes. Il perd sa maman à l'âge de quatre ans. Enfant du voyage, il connaît un parcours scolaire assez chaotique. En primaire, il change souvent d'école, puis suit l'enseignement par correspondance. En secondaire, il est orienté vers l'enseignement spécialisé, section carrosserie. Il arrête l'école à quatre mois de la fin de sa dernière année, sans diplôme ni maîtrise des savoirs dits de base. Lorsqu'il se souvient de cette période, il dit : *« C'était la guindaille. On était jeunes, on ne foutait rien. Au lieu de lire, on était au fond de la classe. Dans la classe, si je lisais tout haut et qu'il y en avait un qui rigolait, c'était dispute. »* À sa sortie de l'école, il ne trouve pas de boulot et se retrouve au chômage.

Il y a trois ans, jugé trop peu actif dans ses recherches d'emploi, il est exclu du chômage et s'adresse au CPAS. Il obtient un revenu d'intégration mais doit, en contrepartie, poursuivre sa recherche de travail et s'inscrire en formation. Le sachant intéressé par les métiers de la route, l'assistant social qui s'occupe de sa situation au CPAS l'oriente vers un opérateur qui propose une formation de chauffeur-livreur.

Là, lors de l'entretien d'accueil, il ne parvient pas à remplir un questionnaire et évoque ses difficultés en français. L'assistante sociale du service lui renvoie l'importance de l'écrit dans ce type de métier et l'invite à s'adresser à Lire et Ecrire pour améliorer sa maîtrise du français avant d'envisager la possibilité d'intégrer cette formation. De retour au CPAS, 'son' assistant social s'étonne de cette difficulté qu'il n'a jamais remarquée. À son tour, évoquant l'utilité de la maîtrise du français pour sa recherche de travail comme pour la gestion de ses papiers, il stimule Michel à suivre une formation à Lire et Ecrire.

Mais Michel ne fait pas le pas. Pour lui, aller en formation pour apprendre le français, c'est retourner sur les bancs de l'école et il n'en garde pas que de bons souvenirs. C'est aussi risquer de se frotter à la moquerie des autres, ce

qu'il appréhende fortement. Il connaît ses réactions dans ce genre de situation : *« Je suis fort impulsif et alors, si j'aurais lu, comme je suis nouveau, si j'aurais su qu'ils allaient se moquer, ça n'aurait pas été ! »*

Cela dure plusieurs mois. Un jour, visiblement par provocation (c'est comme cela que Michel voit la chose), son assistant social lui dit : *« Réveille-toi ! Vas-y pour ta fille ! Tu vas pas devenir con ! »*

Pris au vif, Michel se décide à prendre rendez-vous à Lire et Ecrire. Pourtant, lorsqu'il arrive devant le bâtiment, il jette un rapide regard par la fenêtre et repart immédiatement.

Un peu plus tard, il reprend rendez-vous et est invité à rencontrer le groupe en formation, pour un premier contact. Il se présente, rentre dans le local et au moment où *« ils commencent à parler tous », il dit « ben j'arrive, je vais aux toilettes... »*. Et la suite c'est *« ... et ils ne m'ont plus jamais revu »*. Pour expliquer son geste, il parle de blocage, de stress.

La troisième tentative, sept mois après le premier rendez-vous manqué, est la bonne : il entre et reste en formation.²

Cette fois, il voit qu'il n'est pas seul à faire le pas. D'autres nouveaux sont dans la même situation que lui. Il reconnaît parmi eux d'anciennes connaissances de l'école. Ça le rassure. Visiblement aussi, ses premières tentatives avortées l'ont fait réfléchir et avancer : *« Je me suis dit que je devais surmonter mes peurs et me contrôler aussi un peu là, le regard des gens et tout ça. »* Après quelques jours de formation, il découvre aussi la solidarité dans le groupe : *« Je vois qu'ici, même s'il y en a un plus fort dans la classe, ben il aide l'autre. »* Et il se voit progresser : *« Avant, quand je lisais une feuille, je ne comprenais pas ce qu'il y avait dedans. Je me concentrais tellement sur les mots que le dessus, même si je l'avais lu tout haut, je savais plus rien, ça voulait rien dire. Maintenant, quand je lis, je comprends les mots. »*

² S'il est singulier, le parcours de Michel est néanmoins assez représentatif des situations vécues par les publics en situation d'illettrisme ayant été scolarisés en Belgique. Ces personnes évoquent régulièrement un sentiment de honte qui rend leur démarche d'entrée en formation en alpha particulièrement difficile. En outre, elles ont souvent mis en place des stratégies d'évitement ou de contournement qui leur permettent de se débrouiller au quotidien et de ne pas placer la formation en alpha au rang des priorités.

Depuis qu'il est en formation, quand sa fille est chez lui, il fait ses devoirs avec elle quand elle rentre de l'école... Pour faire des économies, il prend le temps de regarder les promotions, il compare les produits et les prix. Au niveau administratif, il s'est mis à gérer ses factures et n'est plus gêné de demander de l'aide à son assistant social... Il accepte aussi plus facilement de parler de son histoire, de ses difficultés.

Et la contrainte dans tout ça ?

Dans ce récit, même si elle est présente d'emblée, la contrainte (aller en formation en contrepartie du revenu d'intégration) n'apparaît pas explicitement comme un poids. Michel la présente comme un élément parmi d'autres qui ont contribué à son entrée en formation en alpha. On peut la voir comme l'étincelle qui a mis Michel en chemin.

Pour le poète, la contrainte de la rime est le moteur même de la créativité. Pour le sportif, la contrainte de l'entraînement trouve son sens dans la perspective du défi à accomplir. Pour l'un comme pour l'autre, la contrainte fait intrinsèquement partie du jeu. Elle est directement porteuse de sens. Elle est même source – sans doute pas uniquement – de plaisir.

Il n'en va pas de même pour Michel qui ne voit tout d'abord pas la formation en alpha comme un (en)jeu et qu'il associe à des images négatives. Son entrée, il la voit comme le résultat d'une conjonction de plusieurs facteurs : la séparation de son couple qui le met face à des obligations nouvelles, la scolarité de sa fille qui le renvoie à son rôle de père et à ses espoirs pour elle, la formation qualifiante qui l'intéresse et lui permettrait de soutenir sa recherche d'emploi, la phrase à la fois provocante et encourageante de l'assistant social, la présence d'autres nouveaux à Lire et Ecrire, parmi lesquels des têtes connues... Son engagement, son maintien en formation, il l'attribue à ses progrès visibles, à ses rencontres, au non-jugement et à la solidarité du groupe.

Dans le récit de sa démarche, Michel se positionne en acteur : il relativise (peut-être à juste titre) le poids de la contrainte, il l'inscrit dans un contexte plus large dans lequel il occupe une place active, effectue des choix, reprend

du pouvoir sur sa vie, conserve de la liberté (de ne pas entrer dans le bâtiment, de quitter la formation sans se justifier...). Il souligne aussi la bienveillance des personnes rencontrées sur sa route : de l'assistant social du CPAS – qui, plutôt que d'agiter la contrainte comme une menace, met l'accent sur l'utilité d'apprendre à lire et à écrire pour son rôle de papa ou son parcours professionnel – aux apprenants de Lire et Ecrire qui se montrent solidaires, respectueux, à l'écoute.

Externe, détachée de réels enjeux pour la personne, la contrainte est souvent source de paralysie, rarement moteur de changement en profondeur. Elle place la personne dans une position de dépendance, d'objet, voire de rejet. C'est lorsqu'elle s'inscrit dans des logiques de sens – l'histoire singulière de Michel tend du moins à le montrer – qu'elle laisse des latitudes, qu'elle intègre le facteur temps et permet aux acteurs de construire leur propre histoire, qu'elle peut devenir un élément soutenant. À notre niveau, il me semble dès lors essentiel d'entendre le besoin des apprenants d'être auteurs de leur histoire en les accompagnant, tout au long de leur parcours à nos côtés, dans la (re)conquête de leur liberté.

Benoît LEMAIRE
Lire et Ecrire Luxembourg